

« NON MAIS C'EST MA MÈRE, ELLE EST LÀ, REGARDE-LA DANS LES YEUX QUAND TU LUI PARLES ! »

ENTRETIEN AVEC AÏCHA, ILHEM, NAWEL ET SALOUA B.* , PAR CHARLOTTE NORDMANN**

L'entretien qui suit a été réalisé par Charlotte Nordmann dans le cadre d'un travail de recherche sur l'École. Aïcha B. a été la nourrice d'Ayala, la fille de Charlotte ; des liens ont été maintenus après l'entrée d'Ayala à la maternelle. Après un premier entretien avec Aïcha sur son enfance au Maroc, son parcours scolaire et son goût du savoir et de la lecture, un second entretien a réuni Charlotte, Aïcha et ses filles, Ilhem (28 ans), Nawel (26 ans) et Saloua (22 ans). C'est ce second entretien, réalisé dans l'appartement de la famille B. dans le quartier de Belleville à Paris, qui est donné ici à lire aux lecteurs de la *RdL*.

*Aïcha B. est assistante maternelle.
Ilhem B. est contrôleur de gestion.
Nawel B. est gestionnaire de ressources humaines.
Saloua B. prépare un DAEU.
(Les prénoms ont été changés à la demande des interviewées.)

**Charlotte Nordmann est traductrice et essayiste, et membre de l'équipe éditoriale de la *RdL*. Elle est l'auteure de *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie*, (Editions Amsterdam, 2006) et de *La Fabrique de l'impuissance 2. L'école entre domination et émancipation*, (Editions Amsterdam, 2007), et elle a dirigé l'ouvrage collectif *Le Foulard islamique en questions*, (Editions Amsterdam, 2004).

Charlotte : *Donc, je voulais parler avec vous de votre expérience de l'école...*

Nawel : De toute façon, l'école... Rien que tout à l'heure, on regardait les informations avec ma mère, il y avait une salle de classe, et je lui ai dit : « *Oh, là, là, ça me donne trop envie d'aller m'asseoir !* » Ma mère, elle me dit : « *Mais c'est fini, l'école !* » Et moi : « *Peut-être pas, hein...* » (Rires.) Ça me fait vraiment un truc ! La dernière fois, mes anciennes profs de BTS m'ont appelée pour faire une intervention auprès de leurs élèves actuels et, en passant devant les cours, je me suis dit : « *En fait, je crois que je vais devenir prof parce que j'aime trop être dans des écoles !* » (Rires.) Je ressens un truc quand je suis dans une école, j'ai le cœur qui fait « boum-boum », je suis nostalgique. Peut-être pas de tout... mais tout ce qui est études supérieures, j'ai beaucoup aimé.

Charlotte : *Tu as fait un Master 2, c'est ça ? Tu l'as fait où ?*

Nawel : À l'université Paris 12, l'université de Créteil. J'aime beaucoup cette université. Franchement, elle était top-top. Parce que, moi, j'ai pas eu un cursus universitaire : j'ai commencé par un BTS et ensuite, à partir de la licence, je suis partie à l'université, mais, vraiment, bonne expérience. C'est pas facile au début, parce que tu dois t'adapter – et, là-bas, il n'y a pas de profs pour te renseigner : si t'es perdue, t'es perdue ! Il faut connaître des anciens, des personnes qui étaient là dès la première année. Mais, après, c'est top-top, même la vie à l'université. J'ai vraiment aimé les trois années que j'ai passées à l'université. Les cours, comment ça se passe, même si

c'est compliqué, c'est un autre monde. Parce qu'en BTS, c'est comme si t'étais au lycée, t'as tes profs derrière toi : si t'es absente, ils écrivent que t'es absente. Alors que là, si tu veux pas venir, tu viens pas ! Mais, si tu viens pas, il n'y a personne pour te donner les cours, après ! (Rires.) Donc, t'es pas obligée de venir, mais en fait t'es obligée de venir ! Je me rappelle, parfois, je voyais des élèves qui venaient pas, je me disais : « – *Mais, c'est chaud, ils viennent pas, comment ils vont faire pour réviser ? – Mais non, non, en fait, ce cours-là, il ne sert à rien, parce qu'on l'a en TD, et le contrôle est par rapport au TD. – Ah, d'accord.* » C'est là que j'ai commencé à comprendre. Aaah, en fait, ce cours, il sert à rien... Parfois, ma mère, elle me demandait : « *Mais t'as pas cours, là ?* » Je lui disais : « *Hum, c'est compliqué, mais oui, on peut dire que j'ai pas cours.* » (Rires.) Franchement, l'université, j'ai beaucoup aimé.

La désorientation

Après, forcément, à l'école, on a tous des bons et des mauvais souvenirs. J'ai un souvenir – c'est le pire de mes souvenirs depuis que je suis à l'école. C'était en seconde, avec madame Caro, une prof d'histoire-géo. Dans ma classe, en seconde, on était destinés à faire une première ou une terminale L. On était dans un collège-lycée, il y avait douze secondes, on était vraiment beaucoup, donc il fallait commencer à organiser ceux qui allaient faire S, ceux qui allaient faire L et ceux qui allaient faire ES. Moi j'étais destinée à faire une terminale L, donc je faisais LV2, LV3... Il y avait ceux qui faisaient arabe, ceux qui faisaient anglais, ceux qui faisaient espagnol, un peu tout. Mais dans ma



classe, il y avait essentiellement ceux qui faisaient arabe, donc, généralement, des Arabes! (Rires.)

Un jour, elle commence à nous parler – elle devait se dire: c'est que des populations d'enfants d'immigrés – et elle nous dit: «*Qu'est-ce que vous comptez faire? Non mais, dites-moi, entre nous? Vous comptez pas vraiment rester en filière générale?*» On est tous là: «*Ben, je sais pas, on fait quoi, là, à ton avis? Ben, si...*» (Rires.) Elle fait: «*Non mais, entre nous, vous savez très bien que vos parents n'ont pas les moyens de vous payer des études!*» C'étaient des mots forts. On se regardait, on se disait: «*Mais qu'est-ce qu'elle nous raconte? Pourquoi elle nous dit ça?*» «*Vous savez très bien que vos parents n'ont pas les moyens de vous payer des études. Non, non, mais, entre nous, déjà en quatrième ou troisième,*

vous auriez dû aller en CAP ou un truc comme ça. Vous savez très bien que vous devez subvenir aux besoins de vos familles, vous devez travailler pour rapporter de l'argent à vos familles.» J'avais jamais entendu ma mère me dire qu'il fallait que je rapporte de l'argent, ni mon père, je comprenais pas ce qui se passait. Je me disais: «*Pourquoi est-ce que je dois rapporter de l'argent à ma famille?*» (Rires.) Et c'est vrai que, sur le coup – t'as quel âge? quinze, seize ans? –, tu comprends pas trop, t'es là: «*Non, Madame, on comprend pas.*» Et elle: «*Non mais arrêtez, arrêtez, c'est stupide, vous savez très bien.*» Elle était à fond dans son truc, elle prenait des exemples, elle disait: «*Regarde, toi, ton frère, il a bien réussi: il est parti en CAP. Eh bien, c'est ça que t'aurais dû faire! Mais tu sais, c'est pas trop*

tard, on peut toujours t'orienter vers ceci, vers cela. De toute façon, je vais tous vous prendre en petits groupes, et je vais vous expliquer.» Elle allait nous expliquer en gros comment faire pour que chacun aille dans des filières professionnelles.

Il y avait un truc que personne n'avait jamais compris dans la classe, c'est que personne n'avait jamais la moyenne avec cette prof-là, sauf moi, alors qu'il y avait des gens beaucoup plus intelligents que moi. En fait, elle pensait que j'étais de confession juive. Et un jour, il y a eu la remise des bulletins, et ma mère est arrivée. Le choc. Une femme avec un foulard. J'ai tout de suite compris que ça allait faire un clash. Elle regarde ma mère comme ça, de travers. Déjà, j'aime pas trop ça. Je me dis: «Ah, ça va pas le faire, là.» (Rires.)

Aïcha: C'est moi qui l'ai pincée pour qu'elle reste calme!

Nawel: Moi, je comprenais pas, au départ. Je fais: «Ben, ma mère...» Et elle: «Votre mère?» T'as vu, maman? (Aïcha hoche la tête.) Elle faisait une de ces têtes! Et je fais: «Ben oui, ma mère.» «Ah, d'accord.» Et elle commence à parler, elle me fait: «Elle comprend, là? Expliquez-lui. Elle comprend là, quand je parle?» Et... je sais pas... Charlotte, je te jure, tu sens la haine monter, tu te dis: «Mais elle se fout de ma gueule ou quoi?» C'est parce qu'on met un foulard, parce qu'on met un voile, qu'on sait pas parler français? (Rires d'Aïcha.)

Ma mère, ça fait plus de vingt ans qu'elle est en France, elle s'est très bien adaptée. Et elle, elle me regarde moi quand elle parle, et je fais: «Non mais c'est ma mère, elle est là, regarde-la dans les yeux quand tu lui parles!» On aurait dit qu'elle était transparente, et, là, j'ai ressenti, vraiment, une haine... Je me suis dit: «Mais c'est fou d'être comme ça.» Et, à partir de ce jour-là, je n'avais plus la moyenne: elle avait compris, et je suis rentrée dans la même catégorie que les autres. J'avais plus la moyenne, mais je préférerais pas avoir la moyenne et qu'on respecte ma mère. Je vais pas cacher ma mère, je vais pas ne pas ramener ma mère pour que madame soit contente.

Moi, j'étais choquée par ces comportements-là et même par son discours quand elle nous parlait: «Oui, mais, t'es sûre que tu veux faire ça? Concrètement, tu veux faire quoi comme métier plus tard?» Mais toute la classe, toutes les autres classes de seconde, personne ne savait ce qu'il allait faire plus tard: même jusqu'à l'université, je dirais, tu sais que tu veux te diriger plus vers cette filière, mais tu sais pas forcément quel métier tu veux faire. Franchement, tu sors de troisième... «Tu sais pas? Eh bien, moi j'ai une idée pour toi! Toi, je te vois plus dans la pâtisserie.» Elle disait ça à des gens. (Rires.)

Ilhem: Attends, t'es gentille, quand tu dis pâtisserie! Tu te souviens, madame Crampuche et madame Champi? Elles, en quatrième et troisième,

c'était – même aux filles –: «Toi, tu vas être peintre ou maçon. C'est des métiers d'avenir.»

Il fallait toutes les semaines voir la conseillère d'orientation – que j'ai toujours appelée la conseillère de désorientation. Vers la fin de l'année, quand tu sais toujours pas ce que tu veux. Ils insistent au deuxième trimestre de la quatrième parce qu'il faut que tu fasses un choix d'orientation. Parce qu'en fait, les orientations, ça commence pas forcément en seconde, ça peut être à partir de la troisième. Pour les cas sociaux, ceux pour qui il n'y a plus d'espoir. Ta troisième, tu peux ne pas la faire en général. Oui, quatrième, troisième, je crois que c'est les années les plus fatigantes!

Saloua: Moi, j'ai fait deux années de troisième. Donc, la première année, j'allais voir la conseillère d'orientation, parce que si t'y vas pas, après... Et pendant toute l'année, elle te dit: «Mais non, tu pourras pas faire générale, c'est pas possible!» Après ça, tu te poses des questions sur toi: «Et pourquoi, moi, je pourrais pas y aller, et les autres, ils pourraient y aller? Whoo, j'ai quoi de moins, ou ils ont quoi de plus que moi? C'est quoi le problème?» Donc, à la fin de l'année, effectivement, ils m'ont dit: «Non, tu pars pas.» Jusqu'à présent, je ne saurais pas te dire pourquoi, ils m'ont pas laissé partir en générale. Certes, la première année, j'étais moins bonne, du fait que j'avais changé de collège, etc. La deuxième année, vraiment, j'avais des notes, pour aller en générale, c'était possible. Mais, dès le début de l'année, la prof principale m'a dit: «Tu dois aller chez la conseillère de "désorientation".» Et ça y est, elle me rabâche le même discours, alors que l'année venait à peine de commencer, ça faisait même pas un mois! «Mais vous ne me connaissez même pas!» «Oui, mais j'ai ton dossier de l'année dernière.» À la fin de l'année, j'avais plus de douze et demi de moyenne, mais non, ils ne voulaient pas me laisser partir. (Voix pleine de sollicitude) «Tu sais, quand tu arrives au lycée, tu perds trois, quatre points par matière, là, tu es fragile.» Ben, si je veux tomber... soit je remonte, soit...

Nawel: Moi, aussi, j'ai redoublé ma troisième, mais ils ne voulaient pas me faire redoubler, ils voulaient me faire passer en BEP: «Non, mais Nawel, pourquoi on fait ça? Pourquoi on veut te faire passer en BEP? Mais parce que tu serais une excellente élève en BEP! Là, tu seras tout juste. Allez, tu passes... tu passes en BEP!» (Rires.)

Ilhem: T'étais déléguée, à ce moment-là?

Nawel: «Tu passes... mais en BEP!» «Ouais, ben je redouble, parce qu'en fait j'accepte pas!» «Non, non, tu passes en BEP.» (D'une voix lasse) «Bon d'accord, laisse tomber, je redouble, ok.»

Pour revenir à la conseillère d'orientation, j'ai une copine qui me disait que son petit frère les rendait fous, elle et ses parents. À chaque fois qu'il voit la conseillère d'orientation, il rentre en disant: «C'est bon! Je sais ce que je veux faire!»

Et, à partir de ce jour-là, je n'avais plus la moyenne: elle avait compris, et je suis rentrée dans la même catégorie que les autres.

Les parents, ils sont contents, ils se disent : mon fils, il sait. « Ça y est, moi je veux devenir plombier ! J'ai vu la conseillère d'orientation, elle m'a dit que c'était trop bien ! Et tu sais combien je vais gagner ? Mais je vais être trop riche ! C'est trop bien, plombier ! » Et dès qu'il repart à un autre mini-stage, un autre truc, un stage de carreleur, ça y est, il veut devenir carreleur ! (Rires.) Dès qu'on lui dit quelque chose... Il est très influençable, et parfois ils jouent sur ça. Tu te dis : « Heureusement que j'ai ma famille derrière moi. »

Mais toute cette histoire avec ma prof d'histoire en seconde, c'est vrai que ça a une influence : du coup, l'année d'après, quand je suis arrivée dans un autre lycée, je me suis inscrite au conseil d'administration, au conseil de la vie lycéenne et au conseil académique de la vie lycéenne. Parce que je voulais apporter cette parole de ma prof au conseil académique. Et je me rappelle que, devant le recteur, j'ai dit : « Voilà ce qui se passe dans vos écoles, c'est ces mots-là qu'on dit à certaines populations. » Il m'a dit : « Non, mais ça n'est pas possible, dans nos écoles de la République, on peut pas dire ça, tatata, tatata... »

Moi, déjà, j'étais fière de moi, j'étais contente, parce que t'as envie de le dire à quelqu'un, mais tu vas le dire à qui ? C'est comme ça que je suis devenue revendicatrice. Je me laissais plus faire : avant, quand on me disait quelque chose, j'écoutais juste, mais maintenant, non (rires) : « Non, je suis pas d'accord ! » J'étais toujours celle qui n'était pas d'accord, avec personne !

L'histoire de Hakim

Aïcha : Et surtout, c'est le problème de Hakim qui t'a fait... C'est elle qui a suivi tout le dossier, et ça l'a révoltée, vraiment... [NdE : Hakim est le troisième enfant de la famille, Ilhem et Nawel sont ses aînées. Lorsqu'il était en quatrième, il a été accusé d'avoir initié une bagarre avec un de ses camarades parce qu'il le pensait juif. Bien que l'affaire soit rapidement apparue montée de toutes pièces (lettres antidatées, suspicion d'antisémitisme sans fondements probants...) par la CPE, qui était allée personnellement persuader les parents de l'enfant « victime » de porter plainte, et bien que la Ligue des droits de l'homme ainsi que des élus locaux soient intervenus en faveur du garçon accusé, « l'affaire » a donné lieu à une plainte, donc à des convocations au commissariat puis à une audience au tribunal. Au terme du procès, qui s'est tenu en l'absence de la « victime » et de ses parents, un non-lieu a été prononcé, et le Rectorat a également annulé les procédures à l'encontre du garçon. Entre-temps, il avait néanmoins été d'abord exclu par mesure préventive du collège pendant plusieurs mois, puis formellement expulsé par un conseil de discipline, avant que les sanctions ne soient finalement annulées.]

Nawel : L'histoire de Hakim, ça m'a... C'était la première fois, chez nous, que quelqu'un devait aller

au commissariat. Peut-être qu'il y a des familles qui ont l'habitude d'avoir des problèmes, ou un élément perturbateur, mais nous on n'avait pas l'habitude. Les gardes à vue, tout ça, on ne voit ça qu'à la télé ! Une fois, mon frère était convoqué au commissariat, et j'étais tellement pas bien que j'y suis allée avec mes parents. À un moment, il y a un policier qui vient me voir dans la salle d'attente et qui me dit : « Je peux vous poser une petite question ? Vous êtes la sœur de... ? » « Oui. » « C'était pour vous demander : Est-ce que votre frère est violent avec vous ? » Tu te dis : « Mais il se fout de ma gueule ou quoi ? » Je fais : « Non, mon frère – déjà c'est mon petit frère – et, non, il n'est pas du tout violent avec moi. Enfin, j'ai envie de dire, on se dispute, mais comme tout le monde, il n'est pas violent, il ne me donne pas de coups. » Après, il me fait : « D'accord. Et est-ce que votre frère est antisémite ? » Mais tu crois que je vais dire quoi ? Chez moi, personne n'est antisémite. Forcément, quand il y a une personne de confession juive et une personne de confession musulmane, on va tout de suite dire : « Oui, les juifs et les musulmans... » Alors que si ça se trouve, ça n'a rien à voir, c'est une bagarre de gosses ! Mais tout de suite, on va faire des amalgames, on va tout imaginer.

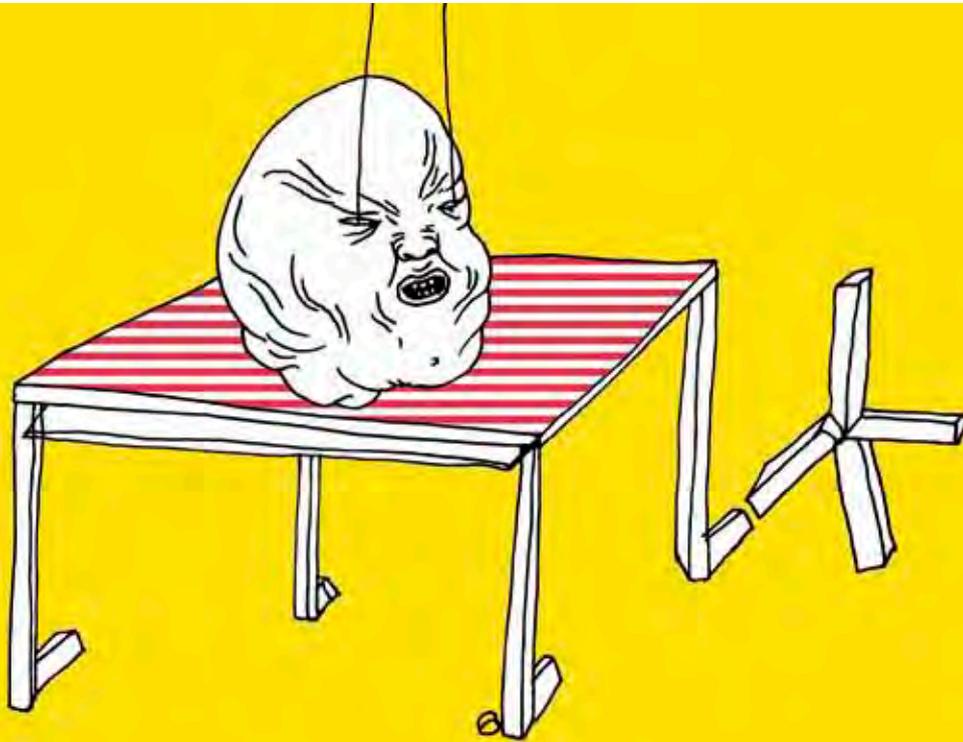
L'histoire de mon frère, je l'ai vécue, avec les avocats. Ça a duré, mon frère a été viré de l'école. Et moi je me suis dit : « Quoi, mon frère, il va plus avoir d'école, sa vie va être gâchée ! Mais c'est pas possible ! » Alors, je l'ai suivi. Il y avait les syndicats de l'école, la FCPE, et un autre syndicat, donc j'ai fait appel à eux, je leur ai dit : « Regardez, il y a un problème. » On est passés à la radio, je ne sais plus laquelle. J'ai encore l'enregistrement dans mes archives – parce que je garde tout ! (Rires.) Même si j'étais petite, je savais très bien que ça allait être porté sur son dossier, je savais que tu peux pas trouver du travail facilement après, qu'il y a des boulots pour lesquels t'as besoin d'avoir un casier judiciaire vierge. Et effectivement, ça l'a bloqué : un jour, il devait travailler au stade de France, et ils ont refusé de le prendre à cause de ça.

Charlotte : Alors qu'en plus il n'a pas été condamné, ça n'est qu'une « suspicion ».

Nawel : Le pire, c'est que, d'accord, en conseil de discipline, il avait été viré, mais quand on a fait appel au Rectorat de Paris, ils ont annulé l'exclusion, ils lui ont dit qu'il pouvait réintégrer l'école. C'est comme s'il y avait eu un non-lieu. Dans ce cas-là, en principe, ton dossier doit rester propre. Eh bien, non, c'est resté. L'avocate m'avait dit : « C'est normal, mais ça doit disparaître. » Au bout de deux, trois ans, je crois. Mais ça faisait plus que ça !

À l'époque, quand je pense à tout ce que j'ai fait, comment j'allais courir à droite, à gauche, pour ramener ci, ramener ça. Je me prenais déjà pour une grande personne mais j'étais toute petite. J'avais quoi ? Quinze ans ? Et tout ça, c'est vrai que ça forge une personnalité, mais... vivre ça à

« Et est-ce que votre frère est antisémite ? »



l'école ! Moi, j'avais l'impression d'être à la guerre ! Du coup, tu ne vas pas à l'école tranquillement. Quand tu vois les profs, t'as envie de les regarder avec un petit regard, parce que tu ne trouves pas ça normal : tu vois qu'il n'y a personne pour prendre ta défense, alors qu'il y a des profs qui auraient pu dire : « Ben, non, pour moi, c'est un enfant tout à fait correct. »

Chez nous, on n'était pas bien. C'était les années noires !

Charlotte : *Toi, tu l'as aussi vécu, Ilhem ?*

Ilhem : Pas autant que Nawel, qui faisait tout de A à Z, mais on allait souvent voir l'avocate, on allait faire toutes les démarches. Le jour de son conseil de discipline, c'est moi qui l'ai représenté. J'avais préparé un discours – j'ai même pas envie d'y repenser. Je savais que j'allais pas pouvoir sortir les mots, donc j'avais tout écrit. Je lisais, j'avais les larmes qui coulaient, la bouche qui tremblait, j'arrivais même pas. Et je revois madame... comment elle s'appelait, l'adjointe ? C'était la seule qui avait un peu de peine, parce qu'elle nous connaissait, Nawel et moi, parce que j'avais passé cinq ans dans ce collège, et Nawel, six ans...

Nawel : Oui, elle disait : « *C'est des filles exemplaires, les sœurs, on comprend pas pourquoi le...* »

Ilhem : « *Les sœurs B.* », on était les modèles de l'école, donc elle comprenait pas !

Nawel : « *C'est des sœurs exemplaires, je comprends pas pourquoi le frère est sorti comme ça !* » Non mais le frère il est comme nous, hein ! (Rires.)

Ilhem : Qu'est-ce qu'ils nous ont sorti ? Ah oui : « *C'est parce que, chez vous – « chez vous », hein ! – les filles, elles ont une certaine éducation, et les garçons, une autre.* » (Ton interloqué.) Mais, non. On est tous pareils, on a tous été élevés pareil. « *Donc, c'est normal que les filles soient exemplaires, et les garçons, vu qu'ils ont carte blanche pour tout, voilà ce que ça donne !* » Alors que chez nous, il y a jamais, jamais eu de différence.

Nawel : Rien que dans les jours de cuisine, il y en a toujours eu autant pour les garçons que pour les filles.

Ilhem : Le pire, c'est que c'est tombé sur Hakim. Franchement, Hakim, c'était le garçon qu'on n'entendait pas.

Nawel : Après, ils ont joué sur le fait que, quand il est arrivé au collège, il était avec des garçons, des copains. Et c'est vrai que les garçons sont toujours un peu plus turbulents.

Ilhem : Pas au point de le décrire comme ils l'ont fait ! Ils l'ont décrit vraiment comme la bête noire de l'école ! Alors que, des bêtes noires, moi, quand je suis entrée en sixième, j'ai vu ce que c'était et, mon frère, il était à mille lieux d'être comme eux !

Nawel : Oui, oui. Mais ce que je veux dire, c'est que c'est vrai, avant, il était super calme, mais après, arrivé en sixième...

Charlotte : *En gros, ils reprennent des trucs qui sont normaux chez un enfant : courir, se bousculer, se battre un peu, et ils montent un discours : « C'est hyper grave, il est sur la mauvaise pente... »*

Nawel : Voilà. Ils vont dire : « *Mais en fait, il n'y a pas que ce problème. Et vous vous rappelez, le jour où vous vous êtes battu avec..., le jour où vous avez ouvert la porte de cette salle-là...* », des choses qui n'ont rien à voir et, du coup, vu qu'il y a plein de trucs, t'as l'impression que c'est un truc de ouf.

Ilhem : Mais tu te dis : « *Non, mais vous êtes en train de le juger pour quoi, là ? Non, parce que le jour où il a fait des petites conneries, vous l'avez puni, vous l'avez collé. Là, c'est bon, affaire classée, arrêtez de ressortir les petits dossiers qui n'ont pas lieu d'être !* » Parce qu'entre nous, qui n'a pas été collé ? Qui n'a pas été trouvé dans les couloirs pendant des heures de cours ?

Nawel : Même dans une entreprise, quand t'as été puni par rapport à un truc, c'est bon, on ne va pas revenir dessus.

On n'avait pas le droit de courir dans les couloirs, mais on a tous couru dans les couloirs, il y avait plein de trucs qu'on n'avait pas le droit de faire et qu'on a faits, même nous qui étions des filles. Quand t'es avec ta classe, c'est des trucs, c'est marrant ! Tu te poses pas la question de savoir si t'as le droit ou pas.

Quand ils disent : « *chez vous* »... « *Mais est-ce que tu sais comment c'est, chez moi ?* » C'est ça qui me tue.

Ilhem : Ils se permettent de juger ce qu'ils comprennent pas, en fait. Et ça, moi, perso, je le comprends pas.

C'est parce que t'es une fille !

Aïcha : Tu te rappelles, l'assistante sociale de l'école rue Saint-Marc, quand tu voulais pas partir en classe de nature ? Elle m'a même pas dit bonjour : *(d'un ton criard) « Madame B. ! »* Comme ça, sans aucune présentation ni rien : « *Pourquoi vous voulez pas laisser Nawel partir en classe de nature ? ! Parce que c'est une fille ?* » Je lui dis : « *Pardon ? D'abord, vous êtes qui, dites-moi ?* » Comme ça, directement, à l'attaque !

Nawel : Après, elle m'a pris dans son bureau, en entretien, et elle m'a dit (*petite voix*) : « *Dites-moi, c'est votre mère, c'est votre père qui veut pas ?* » Moi, je ne m'étais jamais séparée de mes parents, donc je voulais pas.

Aïcha : Elle a dit (*voix d'enfant, entrecoupée de sanglots*) : « *Mais, je veux pas... y aller... sans mes parents !* » (*Rires.*)

Nawel : Elle m'a dit : « *Vous ne pouvez pas y aller avec vos parents.* » « *Alors, si je peux pas y aller avec mes parents, j'y vais pas !* » (*Rires.*) C'est vrai, Charlotte, je me suis mariée cet été, j'avais vingt-cinq ans, et c'est la première fois que je me suis détachée de mes parents, et c'était très dur pour moi. Parce que voilà, j'aime bien, je me sens bien avec eux. Donc j'ai dit : « *Ben, si j'y vais, mes parents viennent avec moi !* » Elle m'a dit : « *Ben non, c'est pas possible.* » J'ai dit : « *Tant pis, c'est pas grave, ça me dérange pas que vous partiez en vacances. Moi, je vais rester là, avec eux.* »

Aïcha : Et elle a fait un beau travail, pendant ces deux semaines !

Nawel : Oui, parce qu'ils sont partis en Bretagne, et moi, pendant ce temps-là, j'ai fait un grand exposé sur la Bretagne. Je savais tout sur la Bretagne. (*Rires.*) Du coup, quand ils sont rentrés, ils m'ont dit : « *On a appris ça, on a appris ça...* » Et moi, je disais : « *Ah oui ! Ça, je connais, ça sert à ça !* » (*Grands rires.*) En fait, la journée, j'étais dans d'autres classes, mais le soir, dès que je rentrais, ou le week-end, j'allais en bibliothèque.

Ilhem : Il y avait pas Internet à l'époque, c'était des vraies recherches, avec les vraies encyclopédies, les vrais dictionnaires ! (*Rires.*)

Nawel : J'allais à la bibliothèque, avec ma mère ou quoi, en rentrant. Le soir, je faisais des recherches et, franchement, je connaissais tout ! J'avais mis des images pour illustrer les trucs. Mon prof ne s'attendait pas à ça, il était super content. On aurait pu croire que j'étais pas partie parce que je voulais rester tranquille, mais c'était vraiment pas ça, je voulais juste pas quitter mes parents.

Ilhem : Mais non, mais dis la vérité, si t'es pas partie, c'est parce que t'étais une fille ! Tu peux le dire, maintenant ! (*Rires.*)

Aïcha : Nassim [*le plus jeune des enfants, actuellement en seconde professionnelle*], il n'a jamais été en classe de mer non plus. Le seul qui est parti, c'est Hakim. Et il n'a rien fait ! Le cahier que je lui avais donné est resté vide. Même pas une ligne ! Il n'a rien écrit ! Je vois la différence entre toi qui n'étais pas partie – c'est vrai, tu n'as pas vu, tu n'étais pas sur place, d'accord, c'est quelque chose que t'as raté – mais, lui, il n'a pas travaillé.

Nawel : J'ai pas raté grand-chose. La Bretagne, elle est toujours là, elle n'a pas changé de place !

*Quand ils disent :
« chez vous »...
« Mais est-ce que
tu sais comment
c'est, chez moi ? »*

Si tu comprends ce que t'as écrit, c'est que c'est nul, si tu comprends pas, c'est que c'est excellent. C'est le secret de la philo !

(Rires.) Après, je suis d'accord, ça aurait pu être super, mais si, à un certain moment, t'es pas prête à faire quelque chose, on ne va pas te forcer. Parce qu'après, on te dit : « *Tes parents n'ont pas le droit de te forcer à faire ci, à faire ça.* » « *Mais vous, vous avez le droit de me forcer ?* »

Ilhem : Quand ça les arrange, ils disent bien : « *Non, vous ne pouvez pas forcer l'enfant à faire un truc qu'il veut pas, nianiania...* », et puis là, comme par hasard, vu que ça les arrange... Leur discours, il est trop marrant !

Aïcha : Vous vous rappelez ce qu'ils ont dit, à l'école, quand j'ai changé Ilhem d'école ? Tout le monde est venu me dire : « *C'est vrai que ta fille est dans une école coranique ?* » J'ai dit : « *Mais qui a dit ça ?* » « *Le directeur, monsieur Bouchara.* » Alors, je vais voir monsieur Bouchara et je lui demande : « *Monsieur Bouchara, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tout le monde vient me dire que j'ai mis ma fille dans une école coranique ? Et d'abord, dites-moi si c'est vrai qu'il y a une école coranique ici à Paris : ce serait bien, même mes autres enfants, je veux bien les mettre !* » (Rires.) Il m'a dit : « *Mais, c'est ce que j'ai entendu.* » Mais par qui ? Juste parce que j'ai changé ma fille d'école. « *Mais monsieur Bouchara, vous savez bien qu'elle n'était pas bien avec sa prof...* »

Mais ça dépend qui, il y a des professeurs... Il y avait Michel, monsieur Alban... Je me rappelle, c'est le seul qui ait donné à Hakim le goût du français, de la langue française, de la grammaire. Il expliquait bien, il était bien avec lui. Il sortait du sujet pour faire plaisir aux élèves, et après il rentrait dans le cours. C'était le seul avec qui Hakim était tout le temps content. Vous voyez, il sort un petit peu du sérieux, et ça leur donne envie de continuer le cours. C'est très important pour les élèves. C'était en CM1-CM2. C'est là qu'il s'est lancé, Hakim, avec monsieur Alban...

Toutes les flammes ont une explication

Nawel : Et maintenant il kiffe écrire, il aime trop écrire des textes.

Ilhem : Oui, il fait que ça, écrire !

Aïcha : Il écrit sur des bouts de papier, et après il les jette.

Ilhem : En fait, quand il a des idées, ou qu'il a des belles phrases qui lui viennent en tête, s'il trouve un papier et un stylo, même un bout de carton, ce que tu veux, il va écrire dessus.

Aïcha : Et après, c'est moi qui ramasse les bouts de papier ! J'essaye, parce que je sais bien qu'un jour il va... Moi, je ne jette rien : les dessins qu'ils ont faits à l'école maternelle, au primaire... Je sais bien qu'un jour, ça aura de la valeur.

Nawel : Franchement, il y a un dessin que j'ai fait, j'ai l'impression que j'étais une artiste ! (Rires.)

J'avais fait un beau palmier, c'était compliqué. Je sais plus où était la complexité, mais, en tout cas, il y avait du potentiel ! (Grands rires.) Aussi, avec une autre prof de dessin, on devait écrire un courrier à une amie qui habitait loin, et il fallait imaginer que le courrier avait eu du mal à arriver, qu'il avait eu toutes les misères du monde : on déchirait un petit peu l'enveloppe, il fallait dessiner des tâches, plein de trucs comme ça, c'était super marrant. Non, franchement, moi j'ai des super bons souvenirs de l'école. Mis à part quelques profs, qui sont l'exception qui confirment la règle, sinon, moi, l'école, j'en ai des bons souvenirs.

J'aimais bien la philo, aussi. Au bac blanc, j'ai eu la meilleure note. Mais j'arrête pas de chercher ma copie, je la retrouve pas. Tout le monde me la demandait pour la photocopier, et je ne sais pas si je l'ai récupérée.

Charlotte : C'était quoi, le sujet ?

Nawel : « Avons-nous raison lorsqu'on veut avoir raison à tout prix ? »

Ilhem : Et c'est tombé sur Nawel. S'il y en a bien une qui cherche à avoir raison même quand elle a tort !

Nawel : Comme j'aime trop avoir raison... Comme dit ma copine : « *Avec toi, c'est la vérité qui se trompe !* » (Rires.)

Saloua : Je me souviens, Ilhem t'avait dit : « *Si tu comprends ce que t'as écrit, c'est que c'est nul, si tu comprends pas, c'est que c'est excellent !* » (Rires.)

Ilhem : C'est le secret de la philo, excuse-moi, hein !

Nawel : Je me dis : « *Faut que je suive le conseil de ma grande sœur* » et, à un moment, j'écris, je commence à me perdre, ça me fait mal à la tête, je vois plus...

Ilhem : T'as tes idées qui sont plus ou moins bien enchaînées, et donc t'écris, t'écris, t'écris, mais, vu que ça reste de la philo, au bout d'un moment tu commences à t'embrouiller – eh bien, si tu t'embrouilles, c'est bon ! Parce que le but de la philo, c'est de toujours te poser la question : mais pourquoi ? comment ? C'est ça, la philo.

Nawel : Du coup, à un moment, je comprends plus ce que j'écris, je me dis : bon, là ça doit être bon ! Franchement, j'ai vraiment aimé, la philo. Quand elle nous donnait des devoirs à faire, elle nous donnait au moins trois semaines, c'était bien parce que c'est pas facile d'amener la réflexion. Ce que j'aimais, c'était d'aller au centre Georges Pompidou pour travailler. Ça m'inspire. Parce que je suis dans une ambiance calme, détendue.

Saloua : Au début, j'arrivais pas à travailler à La Villette et là-bas, parce que c'est trop calme, c'est rare. Après, petit à petit, à force de travailler...

Nawel : Et c'est pas forcément parce qu'ici il y a du



bruit, mais à la maison, t'as le frigo qui t'appelle, t'as l'ordinateur. Alors que là-bas, tu ne peux rien faire d'autre. Et si t'as fait une heure de queue, c'est vraiment pour travailler, c'est pas pour ressortir au bout de cinq minutes. (*Rires.*) Tu commences à réfléchir, réfléchir, et après tu mets tes idées, tu fais plein de petits paragraphes, tu les mets en ordre et tout. (*Rires.*) Ce que j'aimais bien, en philo, c'est que tu peux mettre tout ce que tu connais, il faut juste trouver le fil conducteur. Moi, je voulais tout placer, Socrate, Platon... Tu pouvais tous les placer, fallait juste trouver le lien. Ça t'amène loin, il faut prendre le temps.

Charlotte: *Vous disiez que Hakim écrivait tout le temps, et vous, vous écrivez ?*

Ilhem: Moi, à part ce que je dois rédiger pour mon travail ou pour mes dossiers administratifs...

Nawel: Moi, j'avais commencé, je voulais écrire un livre. Je ne l'ai pas fini parce que j'ai passé mon bac, et j'étais à fond dans les trucs... C'était sur tout ça, j'avais fait un sommaire, il y avait plusieurs chapitres, et il y avait tout: les problèmes avec Hakim, quand j'ai commencé à m'investir dans les associations, au conseil académique, tout ça. En plus, je me rappelle, à cette période-là, il y avait les émeutes...

Charlotte: *C'était en 2005 ?*

Nawel: Oui, c'est ça. J'étais contre les flammes, mais j'avais écrit: « *Toutes les flammes ont une explication.* » Je ne cautionne pas, je suis contre, mais j'explique. Je trouve pas ça normal: les gens ont économisé pendant x temps pour acheter une voiture, je ne comprends pas qu'on la brûle, *mais* j'explique. Parce que j'entendais les gens parler: s'ils brûlaient, c'était pas pour rien. D'accord, il y en a qui brûlent pour rien aussi, mais... J'essayais d'expliquer un petit peu, d'apporter mon point de vue.

Vu que je me destinais à faire une terminale L, j'aimais beaucoup écrire, mais finalement je voyais qu'on devait trop lire: on lisait, je sais pas, un roman par semaine (*rires*), c'était trop. Du coup, j'ai fait un baccalauréat technologique, action et communication commerciale, après j'ai fait un BTS commercial, et après une licence et un master en ressources humaines, et franchement, je suis contente.

Aïcha: *Ce serait pas mieux si tu étais en pâtisserie ?* (*Rires.*) ■

On pourra lire également sur le site de la revue un entretien de Charlotte Nordmann avec Aïcha B. sur son rapport à l'école et à la lecture.